

TEATRO GROTTESCO

Thomas Ligotti

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Fabien Courtal

 MONTS
MÉTALLIFÈRES

LE RÉGISSEUR MUNICIPAL

UN MATIN GRIS, peu avant que l'hiver s'installe, une nouvelle préoccupante a soudain circulé parmi nous : le régisseur municipal n'était pas à sa permanence et nul ne savait où il était passé. Aussi longtemps que nous l'avons pu, nous nous sommes efforcés de traiter la situation, si encore elle était avérée, comme un embarras temporaire ; nous avons toujours procédé ainsi dans des cas semblables.

Carnes, le conducteur du tram qui faisait la navette sur Main Street, a été le premier à devoir envisager sérieusement l'éventualité que le régisseur municipal nous avait quittés pour de bon. Il venait de sortir de chez lui pour gagner à pied la station de tram de l'autre côté de la ville, quand il a remarqué, avant tout le monde, que la lampe à l'éclat diffus qui avait toujours été allumée dans le local du régisseur était éteinte.

Il n'y avait bien sûr rien d'impensable à ce que l'ampoule de la lampe installée au coin de son bureau ait simplement grillé ou à ce qu'il se soit produit un court-circuit dans l'installation électrique de la petite permanence établie sur Main Street. Il était même possible que ce court-circuit ait aussi

concerné l'appartement du dessus – c'était là que vivait le régisseur municipal depuis qu'il nous avait rejoints pour prendre ses fonctions. Nous étions bien placés pour savoir qu'il ne se souciait pas vraiment de l'état des locaux dont il avait l'usage, que ce fût à titre professionnel ou privé.

Par conséquent, ceux d'entre nous qui s'étaient rassemblés devant la permanence et l'appartement du régisseur municipal ont consacré un temps certain à soupeser la possibilité d'une ampoule défectueuse ou d'un court-circuit. Et pour autant notre fébrilité n'a fait qu'augmenter. Carnes était celui que l'affaire plongeait dans l'état d'anxiété le plus sérieux : la situation l'affectait depuis plus longtemps que n'importe qui dans le groupe, quoiqu'il n'eût été au courant que quelques minutes avant nous. Comme je l'ai déjà dit, ce n'était pas la première fois que nous étions confrontés à pareil cas. Alors quand Carnes a fini par nous sommer d'agir, nous avons aussitôt renoncé à nous réfugier dans le champ de l'hypothétique. « Il est temps qu'on fasse quelque chose, a dit le conducteur du tram. On doit en avoir le cœur net. »

Ritter, qui tenait la quincaillerie locale, a forcé la porte de la permanence au pied-de-biche, puis à quelques-uns nous y sommes entrés pour la passer au peigne fin. L'endroit était impeccable, n'était-ce qu'en vertu du fait qu'il n'était presque pas meublé : il y avait en tout et pour tout une chaise, un bureau, et sur le bureau, la lampe. Le reste, les murs, la surface au sol, tout était vide et nu. Même les tiroirs du bureau, comme l'ont découvert les membres les plus entreprenants de notre expédition, ne contenaient strictement rien. Ritter vérifiait la prise où était branché le cordon d'alimentation de la lampe, tandis que quelqu'un d'autre inspectait les fusibles

dans le fond du local. Mais ça n'était qu'une histoire de gagner du temps : aucun de nous n'avait envie d'aller fouiller sous l'abat-jour à la recherche de l'interrupteur, afin de vérifier si l'ampoule avait bel et bien rendu l'âme ou si – et ç'aurait été de très mauvais augure – on avait délibérément plongé le local dans le noir. Tout le monde le savait, la seconde option signalait ordinairement que le mandat d'un régisseur municipal venait d'expirer.

Il fut un temps où nos services publics étaient regroupés, comme c'est le cas d'habitude, dans les murs de l'Hôtel de Ville, qui se dressait jadis à l'extrémité sud de Main Street. Au lieu d'une petite lampe agrippée au coin d'un bureau vermoulu, cet édifice impressionnant était nanti d'un lustre colossal, étincelant de mille feux, mais qui servait surtout à nous assurer, aussi longtemps qu'il était allumé, que le chef des services municipaux était bien à son poste. Quand l'Hôtel de Ville a commencé à tomber en décrépitude et qu'il a fallu l'abandonner, d'autres bâtiments ont été réquisitionnés à leur tour – en même temps que leur système d'éclairage – depuis les niveaux supérieurs de l'ancien opéra (eux aussi à présent désertés) jusqu'à l'actuel bureau à façade vitrée, le dernier en date à avoir accueilli les services centraux de l'administration municipale. Mais chaque fois arrivait un jour où, sans que personne en ville en fût averti, quelqu'un éteignait la lumière.

« Il n'est pas à l'étage », a crié Carnes depuis l'appartement du régisseur municipal. Au même instant j'avais pris sur moi de tenter d'actionner l'interrupteur. L'ampoule s'est allumée ; tout le monde s'est tu dans la pièce. Après un moment, quelqu'un – aujourd'hui encore je ne sais pas qui – a laissé tomber d'une voix lasse : « Il est parti. »

Le bruit s'est propagé à travers la foule assemblée devant le local du régisseur... et bientôt tout le monde a su à quoi s'en tenir. Personne ne s'est même demandé si ce changement pouvait résulter d'une erreur ou d'un acte de malveillance. La seule conclusion qui s'imposait était que l'ancien régisseur municipal n'était plus aux commandes et qu'on allait en désigner un autre, si ce n'était pas déjà fait.

Tout au long de ce matin grisâtre et jusque dans l'après-midi, des recherches ont malgré tout été conduites, pour la forme. Nous en organisions chaque fois qu'un régisseur municipal disparaissait, en guise de prélude à l'installation du suivant. Dans le cours de mon existence, j'ai eu tout lieu de constater combien on les menait avec toujours plus de promptitude et d'efficacité. À ce moment déjà, notre ville comptait beaucoup moins d'immeubles et de maisons que dans mon enfance et ma jeunesse. Des secteurs entiers, autrefois des quartiers grouillant d'activité, avaient été changés, sous l'effet d'un impressionnant mécanisme de corruption, en des friches où seuls quelques briques et des éclats de verre indiquaient qu'il s'y était jamais trouvé autre chose que du chien-dent et de la terre sèche. Du temps que j'étais jeune et plein d'ambition, je m'étais promis d'avoir un jour une maison dans un district huppé qu'on appelait La Colline. Il y avait quelque chose de cruellement ironique dans la façon dont le nom s'attachait encore à l'endroit, en dépit du fait que la résidence en question – à présent un lopin de terre inégal et désaffecté – ne montait désormais pas plus haut que les quartiers qui l'entouraient.

Après l'avoir cherché, pour la forme donc, partout dans les limites de la ville, nous nous sommes mis en route pour

la campagne où, toujours pour la forme, nous avons commencé à vagabonder. Comme je l'ai déjà dit, nous étions à cette époque de l'année où l'hiver approchait : où que nous regardions, tandis que nous marchions sans but sur la terre en train de durcir, il n'y avait que quelques arbres dénudés pour nous boucher la vue. Nous gardions l'œil ouvert, mais nous n'aurions pas pu prétendre être bien diligents dans nos recherches.

Aucun régisseur municipal n'avait jamais été retrouvé, que ce fût mort ou vif, après qu'il avait disparu et que la lumière à l'intérieur de son local avait été éteinte. Notre seul but était de garantir que nous aurions de quoi présenter un rapport au nouveau régisseur aussitôt qu'il apparaîtrait – rapport visant à rendre compte des efforts que nous aurions déployés pour localiser son prédécesseur. Et cependant, ce rituel avait l'air de perdre peu à peu de son importance aux yeux de nos régisseurs successifs. C'était à peine si le dernier avait salué du bout des lèvres nos démarches en vue de retrouver, quel que pût être son état, celui dont il venait de reprendre le poste. « Quoi ? » avait-il demandé quand il avait enfin émergé du somme où nous l'avions surpris, vauté derrière le bureau de la permanence.

« On a fait de notre mieux », avait répété l'un de ceux qui avaient conduit les recherches – lesquelles, cette fois-là, avaient eu lieu au début du printemps. « Il a fait de l'orage tout du long », avait ajouté quelqu'un d'autre.

À la fin de notre rapport, le régisseur municipal avait simplement dit : « Oh, je vois. Hé bien, bon travail. » Après quoi il nous avait donné congé ; et puis il était retourné à sa sieste.

« Pourquoi se donner tant de mal ? avait demandé Leeman le coiffeur, une fois de retour devant la permanence. On ne trouve jamais rien. »

Je l'avais renvoyé en même temps que tous les autres à la section de la charte municipale – un document pour le moins succinct – qui requérait « des recherches suffisamment sérieuses dans la ville et ses alentours » chaque fois qu'un régisseur manquait à l'appel. Cette obligation participait d'un engagement contracté par les fondateurs et qui n'avait plus cessé d'être honoré depuis, génération après génération. Hélas, rien dans les archives (qu'on avait fini par stocker dans le nouvel opéra et qui avaient par conséquent brûlé, quelques années auparavant, avec cet édifice à la conception indigente) n'a jamais clairement spécifié avec qui l'accord en question avait été passé ; quant à la charte municipale, elle se réduisait désormais à quelques notes sans queue ni tête, mélange de souvenirs parcellaires et de folklore – ce qui n'empêchait pas que la lettre en fût rarement disputée. Il n'était pas douteux qu'à l'époque, la décision des fondateurs avait été dictée par la nécessité d'assurer la survie de la ville et sa prospérité, et l'accord qu'ils avaient passé visait à garantir que leurs descendants suivraient la même voie. Tout ça n'avait rien d'extraordinaire.

« Mais c'était il y a des années, avait dit Leeman, par cet après-midi pluvieux du début du printemps. Moi, je pense que le moment est venu de savoir à qui on a vraiment affaire. »

Les autres avaient été d'accord, et moi non plus je n'avais rien eu contre. Pour autant, nous n'avions jamais pu aborder le sujet avec l'ancien régisseur municipal. Mais cependant que nous marchions à travers la campagne, par ce jour où l'hi-

ver s'annonçait déjà, nous en avons reparlé entre nous : nous nous sommes juré de poser certaines questions au nouveau régisseur, qui d'habitude arrivait peu après la disparition ou la défection de son prédécesseur, quelquefois le jour même.

Entre autres choses, nous voulions avant tout savoir pourquoi nous devions perdre tout ce temps à rechercher les disparus. Certains parmi nous pensaient que ces recherches n'étaient rien de plus qu'une diversion inventée pour permettre au nouveau régisseur de prendre ses fonctions sans que quiconque eût la moindre chance de déterminer comment il était arrivé ni par où il était venu. D'autres étaient d'avis que ces expéditions avaient bel et bien une utilité mais que leur propos excédait notre compréhension. Dans l'un ou l'autre cas, nous nous étions tous accordés sur ce fait : il était temps que la ville – ou du moins ce qu'il en restait – entre dans une ère nouvelle, plus éclairée, de son histoire. Et pourtant, avant que nous ayons atteint les ruines du corps de ferme, toutes nos résolutions s'étaient évaporées dans le brouillard gris qui embuait cette journée.

D'habitude, le corps de ferme en ruines et la grange en lattes de bois qui se dressait à proximité marquaient le point où nous arrêtons nos recherches : c'était à cet endroit que nous faisons demi-tour pour rentrer en ville. Le soir approchait, ce qui nous laissait tout juste assez de temps pour être de retour chez nous avant la nuit. Il nous fallait encore expédier l'inspection du corps de ferme et de la grange. Mais nous ne sommes jamais allés aussi loin. Cette fois nous sommes restés à l'écart du corps de ferme, dont il ne restait plus qu'une ombre miteuse inclinée contre le ciel gris, et de la grange, une structure étroite et très ancienne, construite en planches

minces rivées par des clous. Quelque chose avait été écrit sur ces planches battues par les intempéries, des mots que personne parmi nous n'y avait lus auparavant. Ils avaient été gravés dans le bois comme au couteau. Plusieurs des caractères, creusés à des endroits où les lattes s'étaient disjointes, étaient illisibles ou manquants. Carnes, le type du tram, se tenait debout près de moi.

« Est-ce que ça dit ce que je crois ? m'a-t-il demandé presque dans un murmure.

– Je pense, oui.

– Et la lumière à l'intérieur ?

– On dirait des braises couvant sous la cendre », ai-je dit ; je faisais allusion à la lueur rougeâtre qu'on voyait filtrer entre les lattes de la grange.

Nous venions de comprendre que le nouveau régisseur était arrivé – quel que fût le lieu d'où il était venu ou le moyen qu'il avait employé – ; nous avons fait demi-tour ; sans un mot, nous avons repris le chemin de la ville, en traînant les pieds à travers la campagne grise qui succombait chaque jour un peu plus devant l'avancée de l'hiver.

En dépit de cette découverte accidentelle, nous avons eu tôt fait d'en accepter la conclusion – ou tout au moins nous avons atteint le point où nous n'exprimions plus nos appréhensions à voix haute. Était-il vraiment important qu'au lieu d'un immeuble sur Main Street, à l'entrée duquel on aurait inscrit RÉGISSEUR MUNICIPAL sur une enseigne au-dessus de la porte, le dernier arrivé eût fait le choix de s'établir dans une grange, dont les lattes pourries donnaient plus ou moins la même indication, gravée dedans à coups de couteau ? C'était le cours prévisible des choses. Il fut un temps

où le régisseur municipal conduisait ses affaires depuis ses bureaux de l'Hôtel de Ville et habitait une villa cossue dans le quartier de La Colline ; le nouveau fonctionnaire en poste opèrerait depuis une grange branlante à deux pas d'une ferme en ruines. Rien ne restait très longtemps sans changer. Le changement était l'essence même de nos vies.

Prenez mon cas. Comme je l'ai dit plus haut, ma première ambition avait été de posséder une propriété dans le quartier de la Colline. Pendant un temps, j'avais dirigé une entreprise de livraison, position qui promettait presque à coup sûr de me faire atteindre mon but. Et malgré cela, quand l'ancien régisseur était entré en fonction, j'en étais déjà à passer le balai dans le salon de Leeman et à accepter tous les petits boulots qui se présentaient. De toute façon, dès le moment que le quartier de la Colline avait été renvoyé au néant par cette implacable érosion, ma motivation à percer dans le secteur de la livraison s'en était trouvée quelque peu amoindrie.

Peut-être fallait-il imputer ce déclin généralisé – lequel touchait aussi bien l'état de la ville que les conditions de vie de ses résidents – aux mauvais choix de gestion de nos régisseurs successifs, qui à bien des égards nous paraissaient de moins en moins capables. Quelles qu'aient pu être nos préventions à l'endroit du nouvel arrivant, on ne pouvait pas dire que l'ancien avait été un administrateur modèle : vers la fin de son mandat, il passait le plus clair de ses journées à dormir avachi à son bureau.

D'un autre côté, on pouvait porter au crédit de chacun de nos régisseurs l'introduction d'un changement quelconque, un chantier public d'une sorte ou d'une autre qui, en toute bonne foi, n'était jamais absolument nuisible. La concep-

tion bâclée du nouvel opéra avait beau l'avoir destiné dès le départ à partir tôt ou tard en fumée, il constituait malgré tout un effort au moins apparent pour redorer l'image de l'institution. Quant au précédent régisseur, c'était à lui qu'on devait le tram qui faisait la navette sur Main Street. Dès les premiers jours de son mandat, il avait fait venir des ouvriers de l'extérieur pour ériger ce monument à la gloire de son esprit d'innovation. Non qu'on ait jamais eu un besoin criant de cette sorte de commodité dans notre ville : on pouvait facilement la traverser de bout en bout à pied ou à vélo sans courir le risque de s'essouffler, en tout cas pour ceux d'entre nous qui étaient à peu près valides. Néanmoins, une fois le tram mis en service, nous avons pratiquement tous emprunté l'engin à un moment ou à un autre, ne serait-ce que parce que ça nous changeait. Quelques-uns, pour une raison inconnue, faisaient régulièrement usage de ce nouveau moyen de transport, et paraissaient même en dépendre pour couvrir une distance à peine équivalente à quelques pâtés de maisons. À défaut de mieux, le tram a procuré à Carnes un emploi régulier, ce qui n'avait jamais été le cas auparavant.

En somme, nous avons toujours réussi à nous adapter au fonctionnement de chacun de ceux qui s'étaient succédé au poste de régisseur. Le plus pénible était d'attendre que l'administrateur fraîchement débarqué dévoile ses projets d'aménagement ; après quoi nous nous arrangions du tour que ceux-ci pouvaient prendre, quel qu'il pût être. Nous avons toujours fait les choses de cette façon. Nous étions nés dans cet ordre du monde et nous y avons volontiers adhéré par esprit de conformité. Le risque qu'il y aurait eu à s'y opposer, à se plonger dans l'inconnu, était trop grand pour que nous

osions l'envisager longtemps. Mais nous ne pouvions pas prévoir, même après avoir été témoins du spectacle offert par la grange à côté des ruines du corps de ferme, que la ville était sur le point d'entrer dans une époque radicalement neuve de son histoire.

La première directive du nouveau régisseur municipal nous est arrivée sur un bout de papier qui, un jour, a descendu Main Street en glissant le long du trottoir : une vieille dame l'a ramassé ; puis elle est venue nous le faire voir. Le papier, d'une couleur brunâtre, était de fabrication grossière. Les caractères qui le couvraient semblaient avoir été tracés au charbon de bois par la même main qui avait tailladé les vieilles lattes de la grange où le régisseur avait pris ses quartiers. Le message était le suivant : DTRUIR TRAMWÈ.

Quand bien même le sens littéral de ces mots était assez clair, nous rechignions à satisfaire à une demande dont le sens et la visée nous paraissaient franchement obscurs. Il n'y avait rien de si surprenant à ce qu'un nouveau régisseur fît démolir un symbole ou un édifice emblématique de l'administration précédente : il s'agissait pour lui de faire place nette, avant d'ériger à son tour un édifice ou un symbole où se reconnaîtrait sa marque ; sans compter que le simple fait d'abolir toute trace d'un ordre antérieur entérinait du même coup l'instauration d'un ordre différent. Mais d'habitude on avançait une raison d'agir, on donnait un prétexte. De toute évidence, les directives du nouveau régisseur municipal s'écartaient de l'usage. Alors nous avons décidé que jusqu'à ce que nous soyons plus amplement informés nous ne ferions strictement rien. Ritter a suggéré que nous réfléchissions de notre côté à la rédaction d'une note requérant des instructions sup-

plémentaires – après quoi cette note aurait pu être déposée devant la porte de la grange du régisseur. Sans surprise, personne ne s'est porté volontaire pour l'apporter. En attendant que nous ayons reçu des indications plus précises, le tram resterait donc intact.

Le matin suivant, le tram a descendu Main Street en klaxonnant pour son premier trajet de la journée. Mais à aucun moment il ne s'est arrêté devant ceux qui l'attendaient sur le trottoir. « Regarde-moi ça », m'a dit Leeman, tandis qu'il observait la scène par la vitrine du salon de coiffure. Puis il est sorti. J'ai posé mon balai contre un mur et je l'ai rejoint. D'autres étaient déjà dans la rue en train de suivre le tram des yeux, jusqu'à ce qu'il finisse par s'immobiliser à l'autre extrémité de la ville. « Il n'y avait personne aux manettes », a remarqué Leeman – et quelques témoins ont repris en chœur l'observation. Quand il a semblé évident que le tram n'allait pas repartir en sens inverse, quelques-uns parmi nous ont descendu la rue pour voir de quoi il retournait. À l'intérieur du véhicule, nous avons trouvé Carnes, le conducteur, couché sur le plancher. Il était pratiquement nu ; on l'avait salement mutilé et il était mort. Marqué au feu sur sa poitrine, on pouvait lire : DTRUIR TRAMWÈ.

Et c'est exactement ce que nous avons fait les jours suivants. Nous avons aussi démonté les rails qui traversaient la ville et jeté à bas le réseau des câbles d'alimentation. Au moment même où nous terminions, quelqu'un a repéré un autre de ces lambeaux de papier brunâtre. Il était poussé par le vent dans le ciel au-dessus de nous, tressautant comme un cerf-volant. Il a fini par descendre au beau milieu de notre groupe. Assemblés en cercle autour du lambeau de papier, nous y avons lu les

mots griffonnés à notre intention. « C BIEN », disait le message ; « APRÉ VS ENPLOI VNT CHNGÉ. »

Et ce ne sont pas seulement nos emplois qui ont changé, mais bien le visage entier de la ville. Cette fois encore, des ouvriers sont arrivés de l'extérieur, avec pour mission de réaliser divers travaux de construction, de démolition et de décoration, d'abord sur Main Street et puis jusque dans les quartiers de la périphérie. Nous avons reçu l'ordre, par le moyen habituel, de ne pas gêner leur travail. Tout l'hiver, dans l'épaisse grisaille, ils se sont affairés à l'intérieur des bâtiments. Quand le printemps est arrivé, ils ont terminé les travaux extérieurs et sont partis. Ce qu'ils ont laissé derrière eux ressemblait moins à une ville qu'à une énorme fête foraine : ceux d'entre nous qui vivaient là y joueraient désormais le rôle d'attractions et de phénomènes – comme nous l'avions aussitôt compris en découvrant, toujours par le même moyen, la façon exacte dont nos emplois allaient changer.

La quincaillerie de Ritter, par exemple, avait été vidée de ses fournitures ordinaires et réorganisée en un dédale compliqué de sanitaires. Dès l'entrée on se retrouvait debout entre une cuvette et un lavabo. Ménagée dans un mur de ce vestibule, une porte donnait sur d'autres sanitaires un peu plus spacieux. Dans cette nouvelle pièce, deux portes conduisaient plus loin, vers des sanitaires toujours, auxquels parfois on devait accéder en empruntant un escalier à vis ou un long corridor étroit. Il y avait des différences de taille et de décoration d'un sanitaire à l'autre. Pas un des sanitaires n'était fonctionnel. À l'extérieur, on avait refait la façade en gros blocs de pierre et on l'avait flanquée de deux fausses tourelles qui la dépassaient nettement. Une enseigne au-dessus

de la porte indiquait que la quincaillerie était dorénavant LE CHÂTEAU DU CONFORT. Le nouvel emploi de Ritter consistait à garder le trottoir devant son ancien magasin, assis sur une chaise, dans un uniforme sommaire ; au-dessous de son épaule gauche étaient brodés les mots AGENT DE PROPRIÉTÉ.

Leeman le coiffeur avait eu moins de chance encore dans l'assignation de sa nouvelle fonction : son salon, rebaptisé « BébéVille », ressemblait désormais à un monstrueux parc pour enfants ; l'unique mission de Leeman, vauté au milieu d'animaux en peluche et d'un assortiment de jouets, était de s'y morfondre en barboteuse pour adulte.

Tous les magasins le long de Main street avaient subi des transformations d'une sorte ou d'une autre ; le résultat en était quelquefois moins frivole que le « Château du Confort » de Ritter ou la « BébéVille » de Leeman. Beaucoup de ces locaux semblaient abandonnés quand on se contentait d'y jeter un œil au passage – mais si l'on y entrait pour les explorer, on découvrait que l'arrière-boutique abritait en réalité un cinéma de poche où l'on projetait à même le mur des dessins animés en langue étrangère, ou qu'il y avait au sous-sol une galerie clandestine encombrée d'un capharnaüm de toiles et de croquis d'un goût douteux. Parfois aussi ces devantures à l'abandon n'étaient rien de plus que ce qu'elles paraissaient, sinon qu'aussitôt après qu'on en avait poussé la porte elle se refermait sur vous, vous contraignant à sortir par l'issue de service.

Derrière les boutiques de Main Street s'étendait tout un univers de petites rues que des alignements d'arcades plongeaient partout dans une nuit perpétuelle. Tout le temps

qu'on errait à travers ces couloirs flanqués de hautes palissades et de murs en briques, un éclairage diffus, établi à des points étudiés, évitait de marcher dans une obscurité complète. Beaucoup de ces ruelles, parce qu'elles aboutissaient dans la cuisine ou le salon d'un logement privé, autorisaient un retour immédiat vers des quartiers plus peuplés. Quelques-unes s'étrécissaient continuellement, au point qu'on finissait par ne plus pouvoir avancer et qu'on n'arrivait à s'en échapper qu'en les parcourant à reculons. D'autres changeaient du tout au tout à mesure qu'on les longeait : du décor d'un bourg, on passait sans s'en rendre compte à celui d'une énorme cité ; des hurlements retentissaient au loin, des ululements de sirènes – en réalité des enregistrements que diffusaient des hauts-parleurs dissimulés. C'était dans un tel voisinage, entouré par des trompe-l'œil d'immeubles de rapport aux façades zébrées d'escaliers d'évacuation, que j'exerçais mon tout nouveau métier.

Posté dans un stand au bout d'une ruelle obscure où s'élevaient des rubans de vapeur pompés par les trous d'un faux regard d'égout, je vendais de la soupe dans des gobelets de carton. À proprement parler, ce qu'on me faisait vendre ressemblait en fait bien plus à du bouillon qu'à de la soupe. Caché sous le comptoir ouvert sur le devant du stand, il y avait à même le sol un fin matelas où je pouvais passer la nuit et même m'allonger toutes les fois que je voulais dormir – tant les chances étaient minces de voir un seul client braver ce labyrinthe de ruelles dans le seul but de m'acheter ma soupe. Je me sustentais de mon propre bouillon et je buvais l'eau qui me servait à concocter ce repas de misère. J'avais l'impression que le régisseur touchait au but que ses prédécesseurs avaient

poursuivi toutes ces années avec bien moins de zèle : la ville allait être saignée à blanc, privée de ses ultimes ressources. Je ne pouvais pas me tromper davantage.

En quelques semaines, un afflux nourri de clients est venu se presser devant mon stand : ils étaient prêts à payer un prix exorbitant pour la lavasse jaunâtre que je vendais. Ce n'étaient pas des gens du cru mais de l'extérieur. J'ai remarqué que presque tous étaient munis de dépliant, tantôt dépassant de leurs poches et tantôt serrés dans leur main. L'une de ces brochures avait été abandonnée sur le comptoir du stand, et je l'ai lue aussitôt que la fréquentation a marqué le pas. Sur la page de garde était écrit : ON VA DRÔLEMENT S'AMUSER À DRÔLEDEVILLE. À l'intérieur, on trouvait des photographies légendées qui détaillaient l'éventail d'*attractions* que notre ville avait à proposer aux visiteurs curieux. L'habileté du régisseur me sidérait : non seulement cette figure insaisissable nous avait soutiré jusqu'à notre dernier centime pour financer le plus ambitieux projet d'aménagement que nous ayons jamais connu – lequel avait impliqué à coup sûr le versement de pots-de-vin considérables ; mais cet ingénieux gaspillage avait généré des rentrées de fonds comme jamais aucun de nous n'en avait vu.

Et cependant, le seul qui en tirât un bénéfice indiscutable était le régisseur municipal. Tous les jours, quelquefois même à chaque heure du jour, des étrangers au visage fermé qui avaient l'air armés de tout un arsenal faisaient le tour des stands et des attractions pour collecter l'argent. J'ai aussi repéré des espions, infiltrés parmi les touristes afin de s'assurer que nul d'entre nous ne retenait plus qu'une maigre part de la manne engendrée par ce changement de gestion. Quoi

qu'il en soit, alors que nous nous attendions à ce que le nouveau régisseur nous accule à la plus extrême pauvreté, il semblait désormais que nous allions au moins survivre.

Un jour, pourtant, l'afflux de touristes a commencé à s'étioler. En un rien de temps, les affaires de la ville ont périclité jusqu'à la faillite complète. Les hommes au visage fermé ne se sont plus donné la peine de collecter l'argent et nous avons commencé à craindre le pire. Non sans appréhension, nous avons déserté nos postes pour nous rassembler dans Main Street, sous une banderole avachie qui proclamait : BIENVENUE À DRÔLEDEVILLE.

« Je crois que c'est fini, a dit Ritter, toujours revêtu de son uniforme de monsieur pipi.

– Il n'y a qu'un seul moyen de le savoir », a dit Leeman, qui avait renfilé ses vêtements d'adulte.

Une fois encore, nous nous sommes retrouvés à vagabonder à travers la campagne, quelques semaines avant l'arrivée de l'hiver. C'était presque la nuit, et bien avant d'avoir atteint la grange du régisseur nous pouvions déjà voir qu'il n'en émanait plus le moindre rougeoiement. Nous avons cependant fouillé la grange, puis le corps de ferme. Pas de régisseur municipal. Pas d'argent. Rien de rien.

Quand les autres ont fait demi-tour pour rentrer en ville, je suis resté derrière. Un autre régisseur arriverait avant longtemps, et je n'avais aucune envie de voir à quoi ressemblerait sa nouvelle administration. Ç'avait toujours été comme ça – un régisseur succédant à un autre, chacun montrant des signes de plus en plus évidents de dégénérescence, comme s'ils allaient continuer à pourrir sur pied jusqu'à devenir on ne savait quoi. Personne ne pouvait dire où tout ça finirait.

Combien encore allaient venir et puis repartiraient en emportant des fragments toujours plus nombreux du lieu qui m'avait vu naître et où j'avais commencé de vieillir ? Je me suis rappelé combien cet endroit était différent quand j'étais enfant. J'ai repensé à la maison que je rêvais d'avoir, jeune homme, dans le quartier de la Colline. J'ai repensé à mon ancienne affaire de livraison.

Et puis j'ai marché dans la direction opposée à la ville. J'ai marché jusqu'à tomber sur une route. Et j'ai suivi la route jusqu'à tomber sur une autre ville. J'ai traversé beaucoup de villes, des bourgs, des cités énormes, où j'ai subsisté comme j'ai pu, à coups de ménages et de boulots insignifiants. Toutes étaient gérées selon des principes identiques à ceux qui régissaient la ville où j'étais né ; et cependant, pas une seule n'avait atteint un tel degré de décrépitude. J'ai fui ces endroits dans l'espoir de trouver un lieu fondé selon d'autres principes et gouverné par des lois différentes. Mais un tel lieu n'existe pas, ou alors je ne l'ai pas trouvé. J'avais bien l'impression que tout ce qui me restait à faire était d'en finir.

Peu de temps après avoir pris conscience de ces faits que je viens de mentionner, j'étais installé au comptoir d'un petit café misérable. La nuit était bien avancée ; je mangeais de la soupe ; en même temps, je pensais à la façon dont je pourrais m'y prendre pour en finir. C'était peut-être un café dans un bourg, ou dans une énorme cité. À présent que j'y songe, comme il se trouvait sous un pont d'autoroute, il devait s'agir de la deuxième option. Le seul autre client à part moi était un monsieur bien mis qui buvait un café en bout de comptoir. J'ai remarqué que de temps en temps il m'observait du coin de

l'œil ; alors je me suis retourné pour le dévisager. Il m'a souri, puis il m'a demandé s'il pouvait venir me rejoindre.

« Faites comme vous voulez. Je m'en vais.

– Pas si vite », a-t-il dit tout en s'asseyant sur le tabouret à côté du mien. « Vous travaillez dans quelle branche ?

– Dans aucune en particulier. Pourquoi ?

– Je n'en sais rien. Vous avez l'air malin comme type. Vous avez roulé votre bosse, pas vrai ?

– Je suppose, ai-je dit.

– J'avais deviné. Écoutez, je ne suis pas seulement là pour causer. Je suis mandaté pour recruter des gens dans votre genre. Et je pense que vous avez les qualités requises.

– Requises pour quoi ? ai-je demandé.

– Régie municipale », a-t-il répondu.

J'ai expédié mes dernières cuillerées de soupe. Je me suis essuyé la bouche avec une serviette en papier. « Continuez », ai-je dit.

C'était ça ou j'en finissais.